

talents

tROP

UNE COMÉDIENNE, AUSSI PERTINENTE AVEC LES KAIRAS QUE POUR BEIGBEDER, EN ECHAPPÉE LIBRE
CHEZ SPIKE LEE POUR SON REMAKE HOLLYWOODIEN D'OLD BOY :

POM KLEMENTIEFF

UN ARCHITECTE-DESIGNER, QUI JOUE AVEC LE SILENCE ET LES BRUITS, RÉPOND À LA SCIENCE PAR L'ESTHÉTIQUE,
REUNIT ÉCOLOGIE ET LUXE, POUR MIEUX NOUS ENTOURER :

MATHIEU LEHANNEUR

DEUX JEUNES GALERISTES, QUI DÉFRICHENT L'ART ÉMERGENT
SUR LES HAUTEURS DE BELLEVILLE DANS LEUR GALERIE DE ROUSSAN :

ANNE BOURGOIS & JEANNE LEPINE

UN COMÉDIEN, QUI S'INVITE AU BAL DES ACTEURS AVEC UN CARNET ÉLEGAMMENT REMPLI.

JULIEN BAUMGARTNER

TROIS FEMMES, DEUX HOMMES, QUI NOUS VONT COMME UN GANT. ILS SONT FRENCH, ILS SONT TROP FORTS.

PHOTOS
BAUDOUIN
TEXTES
SOPHIE ROSEMONT

COMÉDIENNE POM KLEMENTIEFF FRUIT DÉFENDU Avec des origines hybrides, un ADN nomade et une troublante aura, cette actrice n'est pas seulement jeune et jolie. À 27 ans, elle a déjà bouleversé Spike Lee, qui lui offre un rôle dans son prochain film, un *Old Boy* version américaine.

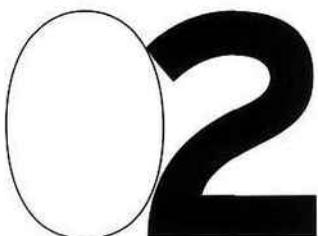
Un père franco-russe, une mère coréenne à l'origine de son prénom, à la fois mignon et alléchant : "Pom signifie printemps en coréen, et bom veut dire tigre... Je suis née au printemps et mon signe chinois est le tigre. Il y a le fruit aussi, bien sûr. La pomme est un fruit si populaire que j'ai eu droit à toutes les blagues depuis toute petite." Résonnant du chic russe d'une autre époque, Klementieff aurait pu être un nom de scène si celle qui le porte n'était pas née avec. Tout est d'un naturel déconcertant chez l'actrice, qui "aime les rapports simples, sans séduction tordue". Sa manière d'ouvrir, en toute légèreté, la lourde porte de l'immeuble parisien où elle nous reçoit. Son désir de changer un vase de place pour cerner sans gêne le visage de son interlocuteur. Ou encore ses cheveux violets : grâce à elle, ils échappent au mauvais goût. On comprend alors pourquoi Spike Lee, lors d'un casting pour son remake "pas du tout édulcoré" d'*Old Boy*, de Park Chan-Woo, a flashé sur Pom Klementieff. Laquelle se dit "ravie d'avoir travaillé avec un réalisateur aussi talentueux et renommé", mais précaution hollywoodienne oblige, elle n'a pas le droit d'évoquer le tournage ou le scénario du film. "On se voit encore, précise-t-elle, alors que beaucoup de réalisateurs perdent de vue leurs acteurs. Spike, lui, est un homme droit, et Dieu sait que c'est rare dans notre métier !" La couleur improbable des cheveux, c'était pour un tournage à peine terminé, une histoire d'amour entre deux hackers de l'informatique. "C'est la première fois que je joue un personnage aussi borderline, sauvage, solitaire... Il y a là quelque chose de cathartique." En effet, sa vie n'a pas été un long fleuve tranquille. En 1986, elle naît au Québec, passe deux ans à Kyoto, puis un an en Côte d'Ivoire... Son père étant consul, ses premiers souvenirs sont des images de voyages, d'ailleurs. D'un seul coup, le destin s'assombrit : "Mon père est mort d'un cancer quand j'avais 5 ans. Ma mère, schizophrène, ne pouvait pas s'occuper de mon frère et moi. J'ai donc été élevée par ma tante, dans les Yvelines, à une heure de Paris, avec les chiens, la pelouse... À 16 ans, je suis venue à Paris, en pension, pour changer d'air. Je savais que j'étais attirée par un métier d'image, je ne savais pas exactement quoi - la mode, le cinéma..." Sans jouer la comédie, Pom est réellement à fleur de peau. Elle a choisi ce métier avec son cœur mais aussi sa raison : "c'est un métier où une femme peut bien gagner sa vie, et j'ai toujours voulu être indépendante des hommes, financièrement."

4



Baudouin

O



Dépendre de quelqu'un d'autre, c'est le début de la mort !" Derrière son sourire gracile et son visage de poupée de porcelaine, on devine une détermination trempée dans l'acier. Retour à ses 18 ans, jour où elle perd son oncle, son deuxième père. "Un étrange symbole... Tous mes repères se sont à nouveau effondrés. J'ai passé mon bac tant bien que mal avant de m'inscrire en droit à Assas pour rassurer la famille, même si je savais d'avance que ce n'était pas ma voie. J'ai arrêté les études et je suis devenue vendeuse de fringues pour gagner ma vie. À la fin de l'année, je n'en pouvais plus et j'ai fait un stage au cours Florent." Révélation ! "Je pouvais m'exprimer, raconter des histoires, j'aimais le rapport à la scène, cette lumière qui me donne chaud..." Au bout de quelques mois seulement, elle décroche le concours de la classe libre. Un an plus tard, elle passe déjà un casting pour *Après Lui*, de Gaël Morel [2007]. Elle y rencontre son premier agent, et enchaîne sur *Sans arme, sans haine, sans violence* de Jean-Paul Rouve [2008]. "Ensuite ce fut *Loup*, de Nicolas Vanier, qui m'a fait partir en Sibérie pendant deux mois. C'était mon premier grand rôle. Je tournais à -55 degrés, j'ai appris à coudre des pantalons en peau de rennes, à diriger un traineau... Une véritable expérience au sens propre." C'était en 2009. Depuis, elle a eu plusieurs occasions de dévoiler son jeu plus profond qu'il n'y paraît, dans des policiers [*Nuit Blanche* de Frédéric Jardin, la série *Pigalle la Nuit*], des comédies dramatiques [*L'Amour dure trois ans* de Frédéric Beigbeder] ou des comédies au rire gras [*Les Kairas* de Franck Gastambide]. Rien de tiède là-dedans, tant mieux, et au diable la cohérence ! Tout vaut mieux que de se laisser enfermer dans un cube générique à quatre murs. Elle aime Seth Rogen, admire Gaspar Noé, Park Chan-Wook évidemment, Céline Sciamma : "Tomboy me donne envie de pleurer rien que d'y penser. C'est d'une justesse, d'une délicatesse et d'une violence si propre à l'enfance..." Pour l'actrice, les films doivent avoir du tempérament, quelque soit leur identité. D'où ses choix de rôles qui ne laissent pas indifférent. Or, elle s'est à peine aventurée dans le cinéma français qu'elle conquiert déjà Hollywood. La bougeotte de son enfance a repris Pom... Parrainée par le producteur Roy Lee, lui aussi d'origine coréenne, qu'elle surnomme affectueusement son "ange gardien", elle a déposé ses valises à West Hollywood. "Certains trouvent Los Angeles superficielle. Moi, je suis tombée amoureuse. C'est la ville du cinéma ! J'adore Paris, mais elle peut être déprimante, prendre de l'énergie sans te la rendre. Ce que j'aime chez les Américains, c'est qu'ils sont hyper positifs : you can do it si tu travailles dur. Arriver là-bas avec sa culture française, son humour et son cynisme, cela peut paraître antinomique. Heureusement, ces deux énergies se complètent plutôt bien." Malgré l'apparente fragilité de la jeune femme, on ne s'inquiète pas de son avenir dans la redoutable cité des anges. D'abord parce qu'elle revient très souvent à Paris, son point d'ancrage. Et parce que sa ténacité semble imperméable à toute épreuve... Le yin, le yang, le blanc, le noir, le chaud, le froid : tout se mélange à point nommé chez Pom Klementieff, dont le fabuleux destin ne fait que commencer. ■

DESIGNER MATHIEU LEHANNEUR L'ORIGINE D'UN MONDE Décorer, imaginer, transformer.

Bref, réinventer des lieux de vie, restaurants et objets d'intérieurs, le tout en faisant appel aux chimères de l'art comme à la réalité de la science : voilà la mission de ce designer profondément altruiste.

Quartier du Sentier, Paris. Via une imposante porte cochère, nous entrons dans un vieil immeuble d'une auguste beauté. Au fil des étages, les escaliers se font de plus en plus étroits. Tout en haut, une petite porte qui ne paye pas de mine. Elle s'ouvre sur un espace extrêmement lumineux, aéré, qui respire la créativité à plein nez. Bienvenue dans le "nid d'aigle" de Mathieu Lehanneur. Celui-ci est en pleine conversation à propos d'un projet en cours dont les dessins s'affichent, discrètement, aux murs. Très vite, il nous invite à nous asseoir face à lui, attablé sur son bureau, ouvert sur le reste de son agence de cinq personnes. Son regard est d'un bleu perçant. Par où commencer ? La tâche n'est guère aisée, tant il y a à dire et à venir. D'abord, des salles de réunions pour les hôtels Pullman, où il s'agit de "proposer des lieux de travail plus expérimentaux, plus excitants, plus fertiles". L'inauguration aura lieu à celui de Saint-Pancras, à Londres. Il y a aussi le Lab Cambridge, version américaine du Laboratoire parisien, lieu de rencontre entre monde de l'art et le monde scientifique de haut niveau : "Ce sera à Boston, à quelques encablures de Harvard, là où les cerveaux fonctionnent plutôt bien." Entre deux, une radio faite entre autres d'osier, bijou de délicatesse et de praticité. Lehanneur a aussi sa part de travail sur le très attendu paquebot Le Nouveau France. Ces derniers mois, il a beaucoup parlé d'Electric, situé à la porte de Versailles : "il fallait un poumon d'énergie culturelle dans Paris, qui bénéficie d'une véritable identité et aussi d'une capacité de transformation. En résultent 100m2 au dernier étage avec vue incroyable, sans limite sonore, ou presque." Si l'on revient un peu en arrière, plus précisément en 2009, c'est avec le purificateur d'air Andrea [du nom de son fils] que nous avons été sensibilisés au talent de Lehanneur. Ce filtre à air réconciliant écologie et esthétique avait fait beaucoup parler de lui, au point d'être produit en série. Ce n'est pas toujours le cas : dans son agence baptisée Since 1974 [date de sa naissance], tout est possible. "Dans les projets que nous abordons, explique-t-il, je fais en sorte que les choses s'équilibrent, d'allier production de grande série, pièce unique et gadget. Aucun client ne nous a demandé de refaire quelque chose ressemblant à ce que l'on avait déjà fait auparavant." La répétition l'effraie. Avec son charme et son charisme, Mathieu Lehanneur aurait pu devenir acteur ou pop star. Or, le destin en aura décidé autrement et nos habitations peuvent le remercier. Même s'il n'y a rien d'hasardeux... "Jusqu'à mon adolescence, rien ne me prédisposait à ce métier sauf mon caractère, relativement contemplatif. Je regardais comment le monde tournait. J'étais le dernier d'une famille de sept enfants, et donc soumis plus tôt que la moyenne à ce que nous vivons tous au quotidien : l'envie de se sentir unique, perdu au milieu de milliards de personnes. Nous avons des craintes, des désirs, des pulsions, mais pas forcément les mêmes au même moment..." Le bruit étant le fléau de la famille nombreuse, cela expliquerait-il son travail sur le son, notamment son réducteur de bruit créé en 2006, dans le cadre de la Carte Blanche VIA [Valorisation de l'innovation pour l'ameublement] ? À ces mots, il tique : "Je n'y avais jamais pensé, mais c'est fort probable. Dans un extrême et dans l'autre ! Electric tient de la tripaille audio et d'autres de mes projets jouent du silence. Mon but : créer des choses fortes sans être bavardes." Avant d'être diplômé de l'Ecole nationale supérieure de création industrielle [Ensci], il passe en coup de vent aux Beaux-Arts. Il ne s'y sent pas à sa place. "Les attitudes de travail d'un artiste induisent une certaine autonomie de

sa propre production. Pour ma part, j'ai besoin d'un commanditaire, qu'une énigme me soit posée afin d'apporter une réponse. Cela aussi doit venir de mon passé en famille nombreuse. Tout y est réglé de manière hiérarchique et autoritaire : 'tu ne parleras que si on te le demande'. J'aime être questionné. Cela permet aussi de faire siennes des préoccupations dont on ne connaissait pas l'existence. Techniquement, stratégiquement, humainement, cela demande de s'ouvrir sur autrui. Aujourd'hui, je fais ce que je voulais depuis le départ en dialoguant avec des commanditaires très variés : prêtres, chefs de clinique, maisons de luxe, entreprises industrielles... "Chacun arrive avec son problème. Lehanneur s'applique à le résoudre, de l'abri pour chats errants à des scénographies d'expositions. En 2001, année de son diplôme, il a fait le pari de se lancer seul. Avec succès, car, cinq ans après, il reçoit le grand prix du design de la ville de Paris. "Et j'ai eu deux enfants. Alors que ma femme s'arrondissait, je me sentais inutile comme n'importe quel père dans ces moments-là. Je réfléchissais alors à ce que vivait ce petit être dans un endroit où tout est paramétré par rapport à ses besoins nutritifs et respiratoires. Mes projets de la Carte Blanche y sont intimement liés : les objets d'intérieur qui vont produire la bonne quantité d'oxygène quand on en a besoin, la protection vis-à-vis des bruits extérieurs... Tout ceci est une reconstitution artificielle et domestique du fœtus en développement." On n'est guère surpris d'apprendre que ses inspirations sont majoritairement scientifiques : Richard Fuller [1895-1983], le biologiste allemand Ernst Heinkel [1888-1958] et le peintre Neo Rauch - "Son figuratif est fantasmagorique, télescopant Histoire, rêves et fantasmes. C'est absolument bouillonnant, foisonnant, pulsionnel, étrange, magnifique... mais inabordable !" Parue en 2011, la monographie de Mathieu Lehanneur demande un travail documentaire qui lui permet de réaliser que le socle de son travail semble solide, même s'il ne sait où cela le mènera. Il s'amuse à citer la Bible : "Vous êtes pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église." Le designer ne manque pas de spiritualité, ni de sensibilité... En témoigne "Demain est un autre jour", objet créé pour l'unité de soins palliatifs de l'hôpital des Diaconesses. "On ne ressort pas de ces projets comme on y est entré, explique-t-il. C'était un signe : enfin, des gens apparemment éloignés du monde du design sentaient la nécessité de faire appel à un designer pour répondre à des problématiques thérapeutiques et psychologiques. Le contexte n'était pas anodin puisqu'il s'agit de la fin de vie. Nous avons trouvé une belle balance entre intelligence de l'objet et démonstration de la science." En effet, il s'agit d'un panneau LED en forme de cercle, recouvert de nid d'abeille, qui permet de connaître et, mieux encore, de voir le temps qu'il fera le lendemain. Une création d'avenir, dans tous les sens du terme. "Elle rejoint des champs qui m'intéressent, qui peuvent paraître incompatibles mais qui, s'ils fusionnent bien, produisent un effet chimique, psychique..." Lorsqu'on repart, descendant des escaliers glissants, chaque marche nous rappelle le mantra de Mathieu Lehanneur : comment, être au plus près de l'individu, de sa façon de sentir, de croire, de rêver, d'aimer - d'exister, somme toute. ■

GALERISTES JEANNE LEPINE ET ANNE BOURGOIS NOUVELLE VAGUE Dirigée par les énergies complémentaires de ces deux jeunes femmes, la galerie de Roussan nichée sur les hauteurs de Belleville s'impose dans le paysage de l'art contemporain parisien. Et prouve, au fil de ses expositions, une expertise défricheuse en la matière.

Cet été, l'exposition *Nouvelles Vagues* organisée au Palais de Tokyo laissait découvrir moult galeries parisiennes. Dont la dénommée de Roussan, la seule installée à Belleville. Ouverte en mai 2011, elle bénéficie déjà d'une véritable légitimité. Elle tient son nom de la grand-mère collectionneuse de Jeanne Lepine, une ancienne journaliste passionnée d'art. Elle est l'initiatrice de ce projet qu'elle a très rapidement souhaité partager avec Anne Bourgois. Sur le curriculum vitae de cette dernière, des études d'économie et l'ESCP [en management de la culture et de l'art], des expériences en galerie, festivals et foires d'art contemporain. S'ensuivent neuf mois de prospection d'artistes, de recherche de lieux, de communication : "On n'ouvre pas une galerie en un claquement de doigt", sourit Jeanne. Quant au choix géographique, insolite de prime abord, il tombe sous le sens : "cela a toujours été Belleville, affirme Jeanne. La presse commençait à en parler et, contrairement au Marais où se trouvent 50 galeries au mètre carré, cet emplacement nous apportait plus de visibilité. En terme de proposition artistique, c'était cohérent... Et financièrement, c'était plus simple !" Suite au récent focus de la FIAC consacré à Belleville, l'art contemporain s'intéresse de plus en plus à cette colline où l'on ne peut se contenter de passer entre deux séances shoppings, comme c'est par exemple le cas dans le fameux carré de Saint-Germain-des-Prés. Sous ses allures populaires, Belleville attire l'amateur averti d'art émergent, étranger ou provincial. Beaucoup moins parisien - pour l'instant du moins. Car Anne et Jeanne rivalisent de projets. Si, depuis les débuts de la galerie, elles représentent avant tout des jeunes artistes, elles viennent d'accueillir un talent plus confirmé en la personne d'Agnès Thurnauer. "Nous avons invité Agnès dans une de nos expositions collectives, raconte Anne. Elle a aimé notre approche personnelle et notre manière de travailler. Lorsqu'elle nous a invitées dans son atelier, ce fut le coup de foudre et nous lui avons proposé de participer à *Drawing Now* auprès de nous. Cela a tout de suite fonctionné." "La confiance s'est instaurée, poursuit Jeanne. Représenter des artistes confirmés permet de dynamiser notre galerie. Elle apprécie notre prise de risques et notre investissement. D'ailleurs, la dernière fois que nous sommes passées à son atelier, Anne a eu les larmes aux yeux face à l'une des œuvres d'Agnès." Les deux galeristes échangent alors un sourire complice. À cet instant, on saisit la force de leur connivence, même si beaucoup doivent les juger inconscientes de se lancer dans un projet aussi risqué qu'un espace d'art contemporain. Ce petit monde est cloisonné, préférentiel et quasi monarchique... "Nous ne savions pas que ce serait aussi dur de mettre un pied dans ce milieu, admet Jeanne. Mais cela permet de ne pas rester sur nos lauriers et de donner beaucoup plus par rapport à d'autres qui arrivent avec un carnet d'adresses déjà rempli." Leur énergie les aide à assurer à elles deux le travail à la fois mental et physique que demande une galerie, du montage des expositions à l'accrochage des œuvres en passant par les rendez-vous extérieurs. Leur sincérité leur permet de nouer des amitiés : "nous sommes surprises par la bonne volonté de certaines galeries parisiennes qui ont envie de se fédérer avec nous". Et, grâce à leur enthousiasme contagieux, elles ne cessent de découvrir - mieux encore, de soutenir - des talents uniques en leur genre, tel cet étudiant des Beaux-Arts, le dessinateur Mathieu Bonardet. Parmi les artistes qu'elles représentent, on remarque la poésie lumineuse de Stéphane Perraud, la dextérité cérébrale de François Mazabraud, la multidisciplinarité toute en finesse de Lily Heberd. Tout est cohérent et invite à la réflexion. "Être galeriste, ce n'est pas attendre des gens en espérant leur vendre des œuvres, loin de là !, plaisante Jeanne. Sinon, nous aurions fermé



Baudouin

03



04

depuis longtemps. Ce qui compte réellement, ce sont les rencontres avec les artistes, qui partagent avec nous leurs projets, leurs réflexions, leurs ressentis... Nous apprenons beaucoup grâce à eux. En termes de positionnement artistique, nous continuons à nous former toutes les deux, et sommes bien souvent d'accord quant à nos choix. " Notre manière de voir la galerie est la même, renchérit Anne. C'est-à-dire accueillir le public, nous réunir avec d'autres espaces d'art que nous considérons comme des confrères et non comme des rivaux. Si nous avons choisi de nous spécialiser dans l'art contemporain, c'est parce qu'il y a cette volonté de faire partie de la création d'aujourd'hui et de demain, même à toute petite échelle. " Si Anne a plus de facilité avec les chiffres et Jeanne avec l'écriture, elles peuvent respectivement aussi bien écrire un communiqué de presse que remplir des factures. Cette complémentarité nourrit la richesse de la programmation de la galerie, tout comme leur éducation artistique respective. " Mes parents possédaient un laboratoire photo, se souvient Anne, et ma mère étant très sensible à l'art, elle nous a entraînés, mon frère et moi, très tôt dans les musées. J'ai été particulièrement touchée par l'art moderne." Pour Jeanne, c'est "peu ou prou la même chose. Lorsqu'on est enfant à Paris, on va facilement visiter le Louvre avec nos parents... Même si ma mère, elle, s'est arrêtée à l'école de Barbizon ! L'art contemporain s'est fait tout seul. J'aurais pu choisir de me consacrer au théâtre ou au cinéma mais les musées m'ont toujours interpellée... " Avant de les quitter, une dernière question nous brûle les lèvres : si elles avaient la possibilité de rencontrer un artiste contemporain, lequel serait-ce ? " J'aimerais aller au Roden Crater de James Turrell, c'est incroyable, s'enthousiasme Anne, d'autant plus qu'il est accessible à très peu de gens." Quant à Jeanne, elle trouve "passionnant" le travail de Tino Sehgal et rêverait de rencontrer Maurizio Cattelan : "Il ne s'adresse jamais à personne, ne s'exprime jamais sur son travail, donc ma curiosité n'en est que plus aiguës !" Louverture d'esprit et l'échange, voilà ce qui pourrait résumer le profil atypique de la jeune galerie de Roussan. Rendez-vous aux Freeze, FIAC et autres art fair à venir...

Galerie de Roussan, 10 rue Jouye-Rouve, 75020 Paris.

COMÉDIEN / JULIEN BAUMGARTNER DE LUI AU JE[U] Des premiers grands rôles à venir et une trentaine décisive... Avec un jeu aussi affirmé que son caractère, cet insolent Alsacien se fraye, lentement mais sûrement, un chemin au milieu de la foule d'acteurs du cinéma français.

"Lorsque tu joues, tu es juste toi, mais en mieux. Le soir en rentrant, malgré les amis et les amours, on se sent merdeux. Jouer est une passion. Si on t'en prive, c'est terriblement frustrant. Il faut donc se construire une carapace. Avec un premier rôle à 24 ans, j'ai commencé tard, et je m'estime heureux d'être là où j'en suis" : voilà ce qu'il assène d'emblée avec son franc parler. Rien n'est filtré chez Julien Baumgartner. Là où d'autres accumulent les salamalecs et la fausse modestie, lui ne cache rien - ou fait mine de. Idem lorsqu'il annonce tout de go être "nul en interview". Pourtant, la conversation qui s'ensuit nous prouve le contraire. Dans son appartement situé près de Bastille, tout en haut d'un petit immeuble escarpé, les poutres sont rustiques et les murs ornés de peintures obscures (à tout point de vue sémantique). "Mes toiles sont chargées, admet-il. Je peins par périodes, beaucoup, puis j'arrête un certain temps : je n'ai aucune rigueur. J'organise des soirées portes ouvertes chez moi, comme à Berlin, une ville que j'adore. Les gens décident ou non d'acheter mes œuvres. Elles sont assez freaks, avec des monstres, et l'on peut s'imaginer ce que l'on veut." Né en 1976 en Alsace dans une famille d'origine suisse-allemande, Julien Baumgartner ne se destinait pas à la comédie. Au collège, il intègre une classe musicale, où il apprend le piano et le chant. Au lycée, il formera un groupe où il interprète Toto, les Beatles et quelques chansons de sa composition. Le goût de la scène lui vient sans doute de là, mais inconsciemment puisqu'il part à Strasbourg étudier l'architecture. "Pendant la dernière année, j'ai fait le Théâtre Jeune Public, se souvient-il, et j'ai travaillé sur une adaptation du journal de Kafka au théâtre. J'ai alors compris que je voulais jouer. Je suis parti à Paris et me suis inscrit au cours de François Florent, qui est Alsacien. Question de garder le fil... À l'issue des trois ans, j'ai voulu changer et j'ai passé sans grande conviction le concours du Conservatoire National. Je l'ai réussi. Sauf que je n'y étais pas aussi heureux qu'à Florent. Je me sentais moins libre. À l'époque, c'était encore l'antichambre de la Comédie Française, il y avait une véritable rigidité de pensée." Pour avoir quelque peu délaissé les cours au profit de plateaux de films [dont *Sexy Boys* de Stéphane Kazandjian, qui le révèle au grand public en 2001] et téléfilms, il est renvoyé. Puis réintégré l'année d'après. Au bout de quelques mois, il décide cette fois-ci de partir du Conservatoire, en bons termes cette fois-ci. "Il fallait que je gagne en indépendance, que j'en finisse avec les études. J'apprenais tellement plus sur les tournages en étant face à des acteurs charismatiques ou des réalisateurs au talent monstre. Je suis parti sans regret." Outre plusieurs téléfilms [*Les amants du Flore*] et séries télévisées [*Paris, enquêtes criminelles*], on a pu le voir dans *À cause d'un garçon* de Fabrice Cazeneuve [2002], *Comme une image* d'Agnès Jaoui [2004], *Hello Goodbye* de Graham Guit [2008], *The Tourist* de Florian Henckel von Donnersmarck [2011], *Le noir [te] vous va si bien* de Jacques Bral [2012] ou, plus récemment, *Chez nous c'est trois*, de Claude Duty [2013] un film chorale autour de Noémie Lvovsky. Parfois, il renoue avec le micro et remonte sur scène avec ses amis du groupe électro-pop parisien Sans Sébastien. Si un rôle l'a particulièrement marqué, c'est celui de Julien dans *Le Plaisir de chanter* d'Ilan Duran Cohen [2009], avec Marina Fois et Lorant Deutsch : "c'était un rôle trash, audacieux, très naturel mais sans que cela me ressemble : je ne suis pas gigolo, ni espion... J'étais vraiment à l'aise. Souvent, on joue aussi avec le réalisateur, sans forcément trouver sa propre liberté. Ce n'est pas le cas avec Ilan." Parlons-en encore, de la liberté qu'il évoque tant. Il la chérit, autant à titre personnel qu'artistique. "Le cinéma français des années 80, les premiers Blier par exemple, était plus ouvert que celui d'aujourd'hui, qui fonctionne par clans de penseurs. Libérez-vous, vous avez tant de choses à dire !" D'après lui, l'espace que l'on recherche pour soi peut aussi [et surtout ?] être celui que l'on offre à autrui. "Un acteur se doit d'être disponible, de se donner au public comme au réalisateur. Je ne supporte pas ceux qui font des caprices." Sans se leurrer sur l'ego notoire du métier, il évite soigneusement le narcissisme. Je est un autre, donc, et il faut se prendre au je[u]. Au programme des mois à venir : *L'Art de la Fugue* de Brice Cauvin, aux côtés d'Agnès Jaoui et Benjamin Biolay, *Félix et les Loups* de Philippe Sisbane, et deux rôles qui lui tiennent à cœur. D'une part, un triangle amoureux sur fond de spoliation des biens juifs, et d'autre part, le rôle d'Alexander Altman. "Je suis un aristocrate fin de race, sans avenir, qui chante dans les cabarets le soir, déguisé en femme. Le but ? Provoquer les bourgeois hypocrites de ma famille." C'est alors qu'on remarque que Julien Baumgartner dit toujours "je suis", et non pas "mon personnage est", même s'il parle de quatre films différents en cinq minutes. Aucune distance ne le sépare de son rôle. Même s'il affirme, avec sa décontraction un peu canaille, que rien ne l'empêche, en sortant d'un tournage même éprouvant, d'aller boire une bière avec ses amis. On peut en douter. En revanche, il est certain que les penchants alternatifs de Julien Baumgartner nourrissent, étrangement, son amour d'un cinéma dit populaire sans être tout public.